

## HOMÉLIE 2

«Comme il est la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance, portant tout par la parole de sa puissance, nous ayant purifiés de nos péchés.»

1. Partout, à la vérité, nous est nécessaire la piété de l'âme, mais surtout lorsque nous parlons ou que nous entendons parler de Dieu; ni la langue ne peut dire ni l'oreille percevoir une chose digne de la divine majesté. Et que dis-je, la langue ou l'oreille ? ni même l'entendement, si supérieur à ces deux organes, ne saurait avoir une entière compréhension quand nous voulons parler de Dieu. Si la paix de Dieu dépasse toute intelligence, si les biens réservés à ceux qui l'aiment ne peuvent pas entrer dans le cœur de l'homme, à plus forte raison le Dieu même de la paix, l'Auteur de tous les êtres doit-il échapper à la portée de notre esprit. Il faut donc tout croire avec une humble piété; et, quand la parole expire, quand la pensée demeure éblouie devant la révélation qui nous est faite, nous devons d'autant plus glorifier Dieu qu'il se dérobe davantage à tous nos raisonnements, à toutes nos puissances intellectuelles. Nous pensons sur Dieu beaucoup de choses que nous ne pouvons pas exprimer, et nous en exprimons beaucoup que nous ne pouvons pas comprendre. Ainsi, que Dieu soit présent partout, nous le savons; mais de quelle manière, nous ne le savons pas : qu'il soit une force incorporelle, cause de tous les biens, nous le savons de même; mais nous ignorons comment. Vous le voyez, nous parlons, et nous ne comprenons pas. J'ai dit qu'il est partout, et pour moi c'est un mystère; j'ai dit qu'il n'a pas eu de commencement, encore un mystère; j'ai dit qu'il engendre de lui-même, mystère que je sonderais en vain. Il y a donc des choses qu'on ne saurait exprimer : parfois elles se montrent à l'intelligence, et se dérobent au discours. Apprenez que Paul lui-même est souvent en défaut, n'atteint pas à la vérité par l'image; et tremblez, cessez d'inutiles recherches.

Après avoir nommé le Fils, après l'avoir posé comme créateur, qu'ajoute-t-il ? «Et comme il est la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance.» A la piété d'entendre ces paroles, retranchez toute idée fautive. «La splendeur de sa gloire,» a-t-il dit. Mais voyez dans quel sens il parle, et prenez dans le même sens : «Par lui-même, et de lui-même,» sans atteinte à l'impassibilité, sans amoindrissement d'aucune sorte. Quelques-uns trouvent dans cette métaphore une occasion d'erreur. La splendeur, disent-ils, n'a pas de substance propre, et n'a d'existence que dans un autre sujet. Loin de vous cette interprétation, ô homme, et gardez-vous de la maladie de Marcel et de Photin. L'Apôtre se hâte de vous prémunir contre une pareille chute; il vous donne un préservatif contre cette fatale contagion. Que dit-il ? «Et le caractère de sa substance.» Il vous enseigne ainsi que le Fils, comme le Père, subsiste dans son hypostase, que rien ne manque à sa personnalité. En parlant de la sorte il exclut toute diversité de substance, il affirme un caractère spécial de l'éternel prototype, une hypostase subsistant en elle-même. Après avoir dit plus haut que par lui Dieu a fait toute chose, maintenant il établit sa dignité de cause première; car il ajoute ici : «Pourtant tout par la parole de sa puissance.» Nous le voyons donc, non seulement ayant le caractère hypostatique, mais gouvernant par lui-même l'univers. Ce qu'il déclare appartenir au Père, il le reconnaît également dans le Fils. Aussi ne se contente-t-il pas de dire : «Pourtant tout,» et ne dit-il pas ensuite : Par sa puissance; mais bien : «Par la parole de sa puissance.» Comme il montait et descendait naguère pour nous, il s'élève encore par degrés, puis il revient vers la terre, toujours en notre faveur : «Par lequel il a fait aussi les siècles.»

Reconnaissez de nouveau ce double mouvement. Il veut nous mettre en garde contre les innovations de Sabellius et contre celles d'Arius : dont l'un détruit l'hypostase, tandis que l'autre brise l'unité de la nature par l'inégalité. Il réfute les deux avec surabondance. Comment obtient-il ce résultat ? En revenant toujours sur les mêmes principes, en les exposant dans tous les sens, si bien qu'on ne prenne pas le Fils pour l'hypostase non engendrée, ni pour une nature différente. Ne vous étonnez pas de ce langage, mon bien-aimé; car, s'il arrive encore, après une telle démonstration, que certains le disent étranger à la divinité, lui donnent un autre Père, le mettent même en lutte avec Dieu, où se fût arrêté leur délire, supposé que Paul n'eût pas ainsi parlé ? Avec la nécessité de remédier à leurs égarements, il éprouve celle d'affirmer les abaissements du Verbe, comme il le fait par cette parole : «Dieu l'a constitué l'héritier de tout,» et par celle-ci : «C'est encore par lui qu'il a créé les siècles.» Après, pour ne pas donner prise en sens contraire, il le relève et le montre dans sa pleine autorité, dans le même honneur que le Père, et tellement dans le même honneur, que beaucoup le prendront pour le Père lui-même. Ne perdez pas de vue la sagesse de Paul. Il commence par poser sa

doctrine avec autant d'exactitude que de solidité; et, quand il a bien établi que le Christ est le vrai Fils de Dieu, qu'il ne diffère pas de lui par nature, il peut avec sécurité dire ce qu'il voudra de sublime. Il en a dit assez déjà pour entraîner les esprits à sa suite. De plus comme il n'a pas reculé devant les humiliations, libre à lui de s'élançer à toutes les hauteurs. Ayant déclaré sans crainte que Dieu l'a fait héritier de tout, qu'il a créé par lui les siècles, il a le droit d'ajouter : «Portant l'univers par la puissance de sa parole.» Celui qui gouverne tout par sa parole seule, a pu tout produire sans aucun secours.

2. Que la réalité soit telle, voyez comme Paul le démontre en avançant, comme il dégage la dignité du Fils, comme il fait disparaître ce mot, «par lequel.» L'opération qui semble d'abord subordonnée devient ensuite indépendante. Que dit-il ? «A l'origine, Seigneur, vous avez fondé la terre, et les cieux sont l'œuvre de vos mains.» (Heb 1,10) Plus ici de «par lequel» cette formule a disparu : «Par lequel il a fait les siècles.» – Quoi donc, n'auraient-ils pas été faits par lui ? – Il les a faits sans doute, mais non de la manière que vous le dites et le pensez, comme un instrument entre les mains du Père, impuissant d'ailleurs. Le Père ne juge personne, il est dit qu'il juge par le Fils : c'est par lui de même qu'il crée, il l'a engendré créateur. Si le Père est son éternel principe, à bien plus forte raison l'est-il des œuvres accomplies par lui. Veut-il montrer ce que le Fils est de lui-même, l'Apôtre est encore obligé de parler des abaissements; s'il ne voulait parler que de la gloire, Marcel et Sabellius s'en feraient un point d'appui. Evitant les deux extrêmes, l'Eglise suit un chemin qui passe au milieu. Elle ne se tient pas toujours dans les régions inférieures, de peur que Paul de Samosate ne s'empare de la position; elle n'habite pas toujours les hauteurs, quoiqu'elle ne voile jamais la filiation, pour ne pas donner accès à Sabellius. A peine le nom de Fils est-il prononcé, que Paul de Samosate s'empare de cette parole pour prétendre que le Christ est fils comme tous les autres. Mais l'Apôtre lui porte aussitôt un coup mortel en mentionnant l'héritage. Il confond également Arius. L'un et l'autre abusent de ce texte : «Dieu l'a constitué l'héritier.» Celui-là n'y voit qu'un témoignage de faiblesse; celui-ci épilogue principalement sur la suite. Ces mots : «Par lequel il a fait les siècles,» terrassent l'impudent dogmatiseur de Samosate; mais Arius n'est pas encore atteint. Ce dernier tombe à son tour sous ce trait : «Comme il est la splendeur de sa gloire.» Voilà cependant que reviennent à la charge Sabellius, Marcel et Photin. Eux aussi succombent quand l'Apôtre dit : «Et le caractère de sa substance, portant tout par la parole de sa puissance.» Du même coup il frappe Marcion, avec moins de force, à la vérité; mais il le frappe. Dans tout le cours de l'Épître il lutte contre eux tous.

Il a donc appelé le Fils la splendeur de la gloire, et la légitimité de cette expression résulte de ce langage même du Christ : «Je suis la lumière du monde.» (Jn 8,12) En le désignant sous le nom de splendeur, il rappelle le titre que lui-même s'est donné, déclarant de plus qu'il est lumière de lumière. Il va plus loin et nous enseigne ainsi qu'il illumine nos âmes. Enfin, la splendeur nous apparaît comme égale à l'essence, nous y voyons l'identité de nature entre le Père et le Fils. Reconnaissez la précision de cette doctrine. Paul saisit une essence et puis une hypostase, pour démontrer deux hypostases distinctes. C'est comme quand il traite de la science de l'Esprit : dans son exposition, elle ne diffère pas de celle du Père, et dans le fait elle est absolument identique, elle n'en diffère en rien. Il se sert encore ici d'un seul mot pour manifester deux hypostases. Le Christ est le caractère de la substance divine, ajoute-t-il. Or, le caractère n'est pas tout à fait la même chose que le prototype, et n'en diffère pas tout à fait non plus; dans l'hypostase est la distinction; où se trouve le caractère, pas de diversité, ressemblance parfaite. De ce que le Fils est désigné comme figure ou caractère, que prétendra-t-on ? – A propos d'image, l'homme est dit aussi l'image de Dieu. – Ensuite ? serait-ce de la même manière que le Fils ? – Non; mais cela prouve qu'image n'est pas identité. – Du moment que l'homme est cette image, la ressemblance se trouve limitée par sa nature même. Ce qu'est Dieu dans le ciel, l'homme l'est sur la terre, quant à la domination : l'homme règne sur toutes les parties de ce monde inférieur, comme Dieu tient en sa puissance l'univers tout entier.

Du reste, l'homme n'a jamais été nommé caractère, splendeur, figure; dénominations qui s'appliquent à la substance modifiée, s'entendent de la ressemblance substantielle. De même donc que la forme de serviteur signifie simplement un homme véritable, de même la forme de Dieu ne signifie pas autre chose que Dieu. «Comme il est la splendeur de la gloire.» Observez la marche de Paul. Voici comment il complète cette parole : «Il est assis à la droite de la majesté.» Tels sont les termes qu'il emploie, sans jamais rencontrer celui de l'essence. Ni majesté ni gloire ne sauraient exprimer l'essence; mais le mot ne se présente pas à sa langue. C'est ce que je disais en commençant, il est souvent des choses que nous avons dans la pensée et que nous ne pouvons pas dire. Dieu même n'est pas le nom de l'essence; on ne peut

pas trouver un mot qui rende l'essence divine. Et faut-il s'étonner qu'il en soit ainsi de la divinité, quand il est impossible de prononcer le nom de l'essence angélique ? Celui de l'âme ne nous est pas peut-être mieux connu; car ce dernier ne dit pas sa nature, et n'exprime que le souffle vital. On la voit parfois désignée sous le nom de cœur ou d'intelligence. «Dieu, dit le prophète, créez en moi un cœur pur.» (Ps 50,12) Ce n'est pas tout; on la voit encore appeler esprit. «Portant tout par la parole de sa puissance.» N'est-ce pas évident ?

3. Hérétique, comment donc prétends-tu d'après ce texte de l'Écriture : «Dieu dit, et la lumière fut faite,» (Gen 1,3) que le Père commanda et que le Fils obéit ? Voici maintenant que le Fils agit aussi par la parole, «portant tout,» c'est-à-dire gouvernant tous les êtres et les empêchant de retomber dans le néant. Ce n'est pas moins que d'avoir créé le monde, c'est même plus, je ne crains pas de l'affirmer. Faire passer du néant à l'être n'appartient qu'à Dieu; mais conserver les existences créées, qui sans cela reviendraient au néant, harmoniser et tenir dans un perpétuel accord les éléments les plus contraires, voilà surtout ce qu'il y a de grand, ce qui frappe d'admiration, l'éclatant témoignage de la puissance infinie. Le verbe porter marque la facilité de cette œuvre; car il n'est pas dit gouverner, image de quelqu'un qui d'un simple mouvement du doigt déplace les choses et les fait agir à son gré. Dans cette expression nous voyons aussi l'immense poids de la création universelle, et que cette immensité n'est rien pour lui. Nous voyons encore que tout cela s'accomplit sans peine, dans les mots suivants : «Par la parole de sa puissance.» Oui, par la parole; quoi de plus beau ? Si la parole en nous n'est qu'un léger souffle, il n'en est plus de même en Dieu. L'Apôtre affirme simplement que le Christ porte tout par sa parole, sans essayer de dire comment; cela n'étant pas possible à l'homme. Il parle ensuite de la divine majesté. Jean a procédé de la même manière : après avoir déclaré que le Verbe est Dieu, il passe, sa puissance créatrice. La vérité renfermée dans cette double proposition : «Au commencement était le Verbe ... par lui toutes les choses ont été faites,» (Jn 1,1-3) Paul la proclame en disant : «Par lequel il a fait aussi les siècles.» N'est-ce pas dire qu'il est créateur et qu'il a précédé tous les âges ?

Quoi donc, lorsqu'en parlant au Père un prophète a dit : «D'un siècle à l'autre siècle tu es;» (Ps 89,2) s'il est ensuite écrit du Fils qu'il existe avant tous les siècles et qu'il les a tous créés, que pourront objecter les hérétiques ? Bien plus, s'il est dit du Fils comme du Père qu'il est antérieur au temps ? Cette parole de l'Évangéliste : «Il était la vie,» ce qui dénote l'empire suprême sur toute la création, l'Apôtre nous en donne l'équivalent dans celle-ci : «Portant tout par le Verbe de sa puissance.» Ne l'entendez pas à la façon des Gentils, qui lui refusent, autant qu'il est en eux, et la création et la providence, restreignant son pouvoir aux régions sublunaires. «Il nous a par lui-même, ajoute Paul, purifiés de nos péchés.» Après avoir abordé les merveilles supérieures, il touche à sa sollicitude envers l'humanité. Cela certes est universel : «Portant tous les êtres,» mais ceci l'emporte encore de beaucoup en grandeur. Pas d'exception; en ce qui le concerne, il nous a tous sauvés. Jean de même, après avoir dit : «Il était la vie,» attestait de nouveau sa providence et confirmait cette première assertion par celle-ci : «Il était la lumière.» Écoutez Paul : «Nous ayant par lui-même purifiés de nos péchés, il est assis à la droite de la majesté dans les hauteurs célestes.» Là nous sont révélés deux grands témoignages de tendresse, que nos péchés sont expiés et qu'ils le sont par lui-même. En plusieurs endroits vous voyez Dieu se glorifier, non seulement de s'être réconcilié les hommes, mais encore de se les être réconciliés par son Fils : un don si magnifique emprunte à la main qui le transmet un surcroît de magnificence.

A peine l'Apôtre a-t-il dit : «Il est assis à la droite ... Il nous a par lui-même purifiés de nos péchés,» et réveillé de la sorte le souvenir de la croix, qu'il en vient à parler de la résurrection et de l'ascension. Quelle ineffable sagesse dans son discours ! au lieu de dire : Dieu l'a fait asseoir, il prononce cette simple parole : «Il est assis.» Insistant même, de peur qu'on se le représente debout, il ajoute : «Quel est celui des anges à qui le Seigneur ait dit : Asseyez-vous à ma droite ?» Le Christ est donc «assis à la droite de la majesté dans les hauteurs célestes.» Que signifie cette dernière expression ? Veut-il circonscrire la divinité ? Loin de là; ce n'est nullement l'idée qu'il entend faire naître. De même que par le mot «à ta droite,» il ne lui donne pas une forme déterminée, mais affirme son égalité d'honneur avec le Père; de même, par ce trait, «dans les hauteurs célestes,» il ne le délimite pas, il nous le montre au-dessus de tous les êtres, supérieur à tous. C'est comme s'il disait : Il s'est élevé jusqu'au trône paternel; il est au plus haut des cieux avec le Père. S'asseoir sur le même trône, c'est avoir le même honneur. Si les adversaires nous objectent qu'il est dit : «Asseyez-vous,» nous leur demanderons s'ils le supposent debout; ce qu'ils ne sauraient nous faire voir dans l'Écriture. On n'y voit pas non plus un commandement, un ordre; uniquement ceci : «Il dit : Asseyez-vous.» C'est tout juste ce qu'il faut pour attester l'éternel principe et la filiation.

Que tel soit le seul but de cette parole, la suite le montre assez; si l'Apôtre eût voulu nous donner l'idée d'une infériorité; il l'eût fait asseoir à la gauche, et non à la droite.

«Il est devenu d'autant supérieur aux anges, qu'il a hérité d'un nom plus auguste.» Ici, devenir n'est pas autre chose qu'être déclaré, nous pouvons le dire. Paul corrobore cette affirmation. Comment ? Par le nom même. Ne voyez-vous pas que le seul nom de Fils est parfaitement significatif. A supposer que le Christ ne fût pas le Fils véritable, l'Apôtre n'eût pas ainsi parlé. Or, la réalité de la filiation implique l'identité de nature. C'est donc là une confirmation. S'il n'est fils que par grâce, non seulement il n'est pas supérieur aux anges, mais il leur est inférieur. Et la preuve, c'est que les hommes sont aussi nommés fils; ce nom dès lors, à moins qu'il ne s'agisse du fils par nature, ne marque point une supériorité. Pour bien établir cependant la différence entre les créatures et le Créateur, il poursuit ainsi : «Quel est celui des anges à qui le Seigneur ait dit : Vous êtes mon Fils, aujourd'hui je vous ai engendré ?» Dieu dit aussi : «Je lui tiendrai lieu de Père, il me tiendra lieu de Fils.» Seulement ce second texte regarde la nature humaine; en l'examinant de près, on voit bien qu'il énonce l'incarnation; tandis que le premier : «Vous êtes mon Fils,» ne saurait exprimer que la réalité de la filiation divine. Il y a là, dans les termes, quelque chose d'actuel et de permanent qui convient éminemment à cette signification : d'un autre côté, le mot «aujourd'hui» me paraît rappeler l'homme. Quand une fois il est bien entendu que le Christ a pris l'humanité, la doctrine se développe ensuite sans péril d'erreur. La chair participe désormais à toutes les grandeurs, comme la divinité à toutes les humiliations. Dieu n'ayant pas dédaigné de se faire homme, repousserait-il l'expression après avoir accepté la chose ?

4. Le sachant, n'en rougissons pas nous-mêmes, ne cédon pas à l'orgueil de nos pensées. Si, quoique Dieu, Seigneur, Fils de Dieu, il n'a pas refusé de revêtir la forme de l'esclave, combien plus ne devons-nous pas nous soumettre à tout, sans en excepter l'humiliation la plus profonde ? Et de quoi, je vous le demande, ô homme, vous enorgueilliriez-vous ? Des choses temporelles ? Mais elles n'ont pas plus tôt paru qu'elles s'évanouissent. Des biens spirituels ? Mais le bien spirituel par excellence, c'est l'humilité : De vos bonnes œuvres ! Ecoutez le langage même du Christ : «Quand vous aurez accompli tous vos devoirs, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles; car nous avons simplement fait ce que nous devions.» (Lc 17,10) Trouveriez-vous un sujet d'orgueil dans les richesses ? Et pourquoi, je vous prie ? N'avez-vous pas oui dire que nous sommes entrés nus dans cette vie et que nous en sortirons nus ? Vous-même n'avez-vous pas vu partir dépouillés de toute chose ceux qui vous ont précédé ? Qui s'enorgueillit d'un bien qui ne lui appartient pas ? Ceux qui prétendent en user pour leur unique avantage, en sont privés malgré toutes les résistances : avant la mort souvent, mais infailliblement à la mort même. – Tant que nous vivons du moins, me dira-t-on, nous en usons à notre guise. – Vous ne rencontrerez pas de si tôt quelqu'un qui se serve de ses biens comme il l'entend; et, le rencontreriez-vous, cet homme n'en est guère plus avancé : la vie présente n'est rien en comparaison des siècles éternels. Vous voilà donc très-fier, ô homme, de ce que vous êtes riche ? Et la raison ? Des brigands, des voleurs, des meurtriers, des lâches, des impudiques, des pervers de toute espèce ne le sont pas moins que vous. Ce n'est pas le cas d'être aussi content de soi-même. Si vous avez usé comme il faut de vos possessions, vous ne devez pas en tirer vanité, puisque vous méconnaîtrez le divin précepte; si vous en avez mal usé, l'humilité vous convient encore davantage, puisque vous êtes devenu l'esclave de ce qui vous appartient, et que vous avez abdiqué votre empire.

Dites-moi, si quelqu'un buvant beaucoup d'eau quand il est dévoré par la fièvre, après avoir un instant étanché sa soif, se trouvait ensuite avoir allumé un brasier dans son sein, s'applaudirait-il beaucoup de sa conduite ? Faut-il également s'applaudir lorsqu'on a multiplié ses vaines inquiétudes ? Pour quel motif, s'il vous plaît ? Serait-ce pour vous être donné mille despotes, des soucis sans nombre, un essaim de flatteurs ? Ce sont autant de chaînes. Ecoutez, vous allez voir que vous êtes l'esclave d'une foule de tyrans. Des passions qui sont en nous, plusieurs concourent à notre bien. Ainsi la colère souvent nous est utile; car il est dit : «La colère injuste ne sera pas sans péché.» (Ec 1,22) Il est donc une colère juste. Nous lisons de plus : «Celui qui s'irrite contre son frère sans raison, sera passible de la géhenne.» (Mt 5,22) Il est une sainte jalousie, une concupiscence légitime; celle-ci, quand elle a pour but de fonder une famille; celle-là, quand elle se propose d'imiter le bien et le beau. Telle est la pensée que Paul exprime, en disant d'abord : «C'est une excellente chose d'être constamment plein d'émulation pour-le bien;» (Gal 4,18) et puis : «Soyez jaloux de plus grandes grâces.» (I Cor 12,31) Voilà deux passions qui peuvent servir; l'arrogance jamais, elle est en toute occasion inutile et nuisible. S'il était permis d'être fier, ce serait de la pauvreté, non des

## HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

richesses. Pourquoi ? Parce qu'un homme qui sait vivre de peu l'emporte de beaucoup sur celui qui n'en est pas capable.

5. Supposez que le monarque appelle certains de ses sujets dans sa capitale : les uns ne réclament ni véhicule ni serviteurs, ils ne demandent pas comment ils se garantiront du soleil et dans quelles hôtelleries ils se reposeront, peu leur importent la chaussure et les bagages, le pain leur suffit, ils boiront l'eau des fontaines; les autres déclarent qu'ils ne se rendront pas, à moins qu'on ne leur fournisse des véhicules, un lit moelleux, une nombreuse escorte; il leur faut de longs repos et de courtes marches, pas de bornes à leurs prétentions : quels sont ceux qui mériteront nos applaudissements, les premiers ou les seconds ? Evidemment, ceux qui n'ont aucune exigence. De même ici, les uns ont besoin de mille choses pour le voyage de la vie, quand les autres n'ont besoin de rien. Ce serait donc aux pauvres à s'enorgueillir, si pareille satisfaction était permise. – Mais le pauvre est digne de mépris, me direz-vous encore. – Non pas lui; ceux qui le méprisent, à la bonne heure. Et pourquoi n'ai-je pas ce sentiment pour ceux qui n'admirent pas ce qui mérite l'admiration ? Un peintre se rit des ignorants qui le critiquent et ne fait guère attention à leurs propos, il est fort de son propre témoignage : et nous courbons le front devant l'opinion du vulgaire ? Sommes-nous vraiment dignes de pardon ? Ah ! nous sommes plutôt dignes de mépris pour ne savoir pas mépriser ou du moins plaindre ceux qui nous méprisent à cause de notre pauvreté. Et je passe sous silence les péchés si nombreux et si grands qui proviennent des richesses, les magnifiques vertus qu'enfante la pauvreté.

Disons mieux, ni la fortune ni l'indigence ne sont un bien par elles-mêmes, cela dépend de l'usage qu'on en fait. Le chrétien véritable se manifeste toutefois beaucoup plus dans le dénûment que dans l'opulence. Comment ? Il sera là plus modeste et plus sage, plus respectable et plus prudent : au sein des richesses, mille obstacles s'élèvent contre toutes ces vertus. Observons ce que fait le riche, ou plutôt celui qui abuse des richesses. Il commet la rapine, la fraude, la violence. Est-ce tout ? Les affections déshonnêtes, les atteintes à la pudeur, les manœuvres infâmes, les empoisonnements, tous les crimes naîtront à nos yeux de cette même source. Ne voyez-vous donc pas combien la vertu se trouve plus à l'aise dans la pauvreté que dans l'abondance ? De ce que les riches ne sont pas punis ici-bas, n'allez pas conclure qu'ils sont sans péchés. Si les riches étaient toujours punis, les prisons en seraient pleines. De tous les maux qui suivent les richesses, le plus grand, c'est que le mauvais riche, commettant impunément l'iniquité, ne s'arrêtera pas dans cette voie fatale; il recevra les coups mortels, et jamais le remède, personne qui vienne mettre un frein à ses passions. A le bien vouloir, on trouvera que c'est encore la pauvreté qui renferme le plus d'éléments de bonheur. Elle bannit bien des sollicitudes, des haines, des jalousies, des querelles, des procès, des misères qu'on ne saurait énumérer. Ne cherchons donc pas à nous enrichir, ne portons pas éternellement envie à ceux qui possèdent des biens considérables. Si nous-mêmes, dans ce dernier cas, faisons un bon usage de notre fortune; si nous n'avons rien, ne nous en affligeons pas, remercions le Seigneur en toute chose de ce que par un léger travail nous pouvons acquérir la même récompense que les riches, et, si nous le voulons, une récompense supérieure : avec peu nous gagnerons beaucoup.

Le serviteur qui avait rapporté deux talents de bénéfice ne fut pas moins admiré ni moins honoré que celui qui en avait rapporté cinq. C'était justice; car, bien qu'il n'eût reçu qu'un moindre gage, il fit tout ce qui dépendait de lui, il remit le double de ce qu'on lui avait confié. A quoi bon désirer qu'on nous confie de grandes choses, quand avec de petites nous pouvons gagner autant ou même davantage ? Le travail n'est pas aussi dur, et la récompense est plus grande. Le pauvre quittera le peu qu'il avait, avec bien moins de peine que le riche ne se déprendra de ses possessions et de ses trésors. Ne savez-vous pas aussi que plus on a, plus on désire ? Pour éloigner de nous ce malheur, ne courons pas après la fortune, ne nous plaignons pas de la pauvreté; n'ambitionnons pas les richesses, encore une fois, et, si nous les avons, usons-en selon le précepte de Paul : «Que ceux qui possèdent soient comme ne possédant pas, et ceux qui vivent dans le monde comme n'y vivant pas.» (I Cor 7,29-31) C'est le moyen d'arriver aux biens promis; et puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.